

P. Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé Général OCist

Retraite de l'Avent – Roma 9.12.12 et Hauterive 15.12.12

**La foi en Christ,**  
**achèvement de tout tourment et de toute aspiration**  
**du cœur humain**

**L'Année de la foi**

“En ce temps, nous tiendrons le regard fixé sur Jésus-Christ ‘à l’origine et au terme de la foi’ (Hé 12,2) : en lui trouve son achèvement tout tourment et toute aspiration du cœur humain. La joie de l’amour, la réponse au drame de la souffrance et de la douleur, la force du pardon devant l’offense reçue et la victoire de la vie face à la mort, tout trouve son achèvement dans le mystère de l’Incarnation, du fait qu’il s’est fait homme, qu’il a partagé avec nous la faiblesse humaine pour la transformer par la puissance de sa résurrection. En lui, mort et ressuscité pour notre salut, trouvent pleine lumière les exemples de la foi qui ont marqué ces deux mille ans de notre histoire du salut.» (Benoît XVI, Lettre apostolique *Porta fidei*, 13)

Le Pape nous invite en cette année de la foi à approfondir la foi. La foi unit notre vie à la vie du Christ qui nous sauve, qui sauve notre humanité en l’assumant et en la transfigurant dans le mystère pascal de sa mort et de sa résurrection. Le Pape nous invite également à regarder à la lumière du Christ les « exemples de la foi », les témoins de la foi qui nous ont précédés dans l’histoire de l’Église ou qui vivent avec nous, dans notre entourage.

L’Année de la foi nous demande donc de cultiver le rapport de notre vie avec le mystère de Jésus Christ ; de le travailler comme l’Église nous aide à le faire, surtout par le témoignage de foi qui ne manque jamais en elle, malgré tout.

Le Pape souligne ici l’implication de Jésus dans notre humanité, dans tous ses aspects positifs et négatifs : « En lui trouve son achèvement tout tourment et toute aspiration du cœur humain. La joie de l’amour, la réponse au drame de la souffrance et de la douleur, la force du pardon devant l’offense reçue et la victoire de la vie face à la mort, tout trouve son achèvement dans le mystère de l’Incarnation, du fait qu’il s’est fait homme, qu’il a partagé avec nous la faiblesse humaine pour la transformer par la puissance de sa résurrection. »

La foi nous ouvre à cette participation du Christ à notre humanité. Par son incarnation, par sa mort et sa résurrection, le Christ s’est définitivement lié à tout ce qui est humain, à tout tourment et à toute aspiration, au drame humain qui nous fait souffrir, mais qui nous fait aussi aspirer à l’infini.

Jésus est Dieu qui s’est compromis, risqué dans tout le drame humain, dans toute notre vie. Il n’y a plus rien en nous qu’il n’ait pas assumé pour le relever, le sauver. Il a pris sur lui tous nos péchés pour nous sauver en nous offrant son pardon, en nous rachetant par son sang.

Tout cela est déjà réalisé, tout cela est déjà accompli dans le mystère du Christ mort et ressuscité pour nous.

La question de la foi est ce que nous faisons de tout cela. La question de la foi est ce que nous sommes prêts à risquer avec celui qui a déjà tout risqué avec nous. La question de la foi est si nous permettons à Jésus de sauver toute notre humanité, si nous lui permettons d'être l'achèvement de tout tourment et de toute aspiration de notre cœur dans tout ce que nous vivons.

## **Demander tout**

La foi veut donc dire correspondre à une offre très précieuse, infinie, l'offre que le mystère du Christ fait à notre vie. Lui nous offre tout, il sauve tout. La foi devrait être notre « oui » à ce « tout », l'ouverture de notre cœur à l'achèvement total que Jésus est pour le tourment et l'aspiration du cœur humain.

Vivons-nous cette dimension intégrale dans notre rapport avec le Christ ? Quand nous demandons quelque chose au Christ, demandons-nous tout ?

J'ai été frappé par une réflexion du Cardinal Scola de Milan à propos de l'évangile de Marc au ch. 9,14-27. Un père demande à Jésus de guérir son fils épileptique. Il dit : « Si tu peux quelque chose, viens à notre aide, par pitié pour nous. » Jésus lui répond : « 'Si tu peux ! Tout est possible à celui qui croit.' Aussitôt le père de l'enfant s'écrie : 'Je crois ! Viens en aide à mon peu de foi !' » (Mc 9,22-24)

Le Cardinal Scola a fait ce commentaire : « Le père de l'enfant est disposé à faire confiance comme ultime tentative. Alors qu'il attend au moins un peu de réconfort, la promesse de Jésus le dérouté par sa prétention : '*Tout est possible à celui qui croit*' (Mc 9,23). Le pauvre homme est introduit dans une révélation inattendue : que signifie « tout » ? Pas seulement un petit soulagement, mais carrément le bonheur ? Pas seulement le retour à la vie normale de ce qui est précaire, mais carrément la vie éternelle ? Pas seulement la solution de son problème personnel ou familial, mais carrément le salut pour tous ? '*Tout est possible à celui qui croit*' (Mc 9,23). Nous nous reconnaissons tous dans ce pauvre homme : poussés vers Jésus par le *besoin*, nous sommes surpris par la parole qui nous autorise à *désirer* tout, nous sommes déroutés par une promesse plus grande que toute prière, nous sommes appelés à une plénitude qui surpasse toute attente. Si donc '*tout est possible à celui qui croit*' (Mc 9,23), nous apprenons à demander : 'Je crois ! Viens en aide à mon peu de foi !' (Mc 9,24). » (Angelo Scola, *Alla scoperta del Dio vicino*, 5, pp. 23-24)

Jésus accueille toutes nos demandes, il compatit à toutes nos épreuves, mais il profite de chaque occasion non pour nous demander plus, mais pour nous apprendre à lui demander plus. La foi est justement ce rapport avec le Christ qui lui demande tout, même si nous le prions pour demander une chose précise. Notre « peu de foi », notre incrédulité ne consiste pas dans le fait de ne pas croire en Jésus, mais dans notre incohérence avec notre profession de foi, parce que nous ne demandons pas vraiment tout à Jésus. Nous lui demandons ce dont nous avons besoin maintenant, nous lui demandons ce que nous ne pouvons pas obtenir autrement ou par nous-mêmes, mais nous ne lui demandons pas le tout qu'il veut nous donner, surtout le tout qu'il est lui-

même. Si le peu de foi des disciples met Jésus en colère, c'est parce qu'ils ne lui demandent pas ce tout qu'il a déjà donné, le don que lui nous fait de lui-même.

Notons que Jésus lui-même a tout demandé au Père. À Gethsémani, Jésus supplie le Père avec une intention particulière, celle de le libérer de la Passion. Mais il ajoute aussitôt que ce qu'il désire vraiment, ce n'est pas que cette demande soit exaucée, mais que la volonté du Père soit faite. Et la volonté du Père est un « tout » plus grand que la grâce d'écartier la Passion (cf. Mt 26,39-42).

Nous, quand nous demandons quelque chose de particulier en ajoutant « mais que ta volonté soit faite », nous le disons sur un ton de résignation, comme si l'éventualité que Dieu accomplisse en nous sa volonté était un « moins » par rapport à ce que nous avons demandé, ou plutôt quelque chose de contraire à ce que nous avons demandé. Si, par exemple, nous lui demandons la guérison d'une maladie, quand nous ajoutons « mais que ta volonté soit faite », nous avons l'impression que cela pourrait signifier pour nous la mort, c'est-à-dire que nous ne serions pas exaucés. Par contre, si Dieu ne nous accorde pas ce que nous lui demandons, c'est qu'il veut nous donner le tout. Combien de fois pouvons-nous constater que Dieu répond en accordant quelque chose de bien plus grand et total que ce que nous avons demandé, par exemple, à la place de la santé, la sainteté, ou un témoignage de plénitude de vie que quelqu'un en pleine forme ne réussit pas à donner, ou la grâce d'une foi plus grande pour tous.

### **Une petite graine de foi qui nous ouvre au tout**

Mais dans un certain sens, Jésus se contente de nos demandes partielles, de la foi qui mendie une grâce particulière. Ce grain de moutarde lui suffit, parce qu'il le transforme en un début de chemin de foi, qui peu à peu entraîne toute notre vie et éduque notre liberté à lui demander tout, mais vraiment tout, en lui demandant lui-même, sa présence, son amour.

Pensons à la scène des noces de Cana (Jn 2,1-11). Marie présente à Jésus le problème du manque de vin qui risque de gâter la fête des mariés. Jésus semble faire allusion au fait qu'il n'est pas venu seulement pour nous fournir du bon vin, mais pour nous donner tout lui-même en mourant et ressuscitant pour nous : « Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue ! » (Jn 2,4), c'est-à-dire l'Heure du mystère pascal.

Mais Marie a déjà la foi totale, et quand elle demande quelque chose de particulier, elle est déjà tout ouverte à tout ce que Jésus veut donner au monde. C'est pourquoi Jésus est comme entraîné par la foi de Marie à anticiper son Heure en faisant un miracle qui en est le signe. La transformation de l'eau en vin pour la joie des noces est un signe de la rédemption de l'univers, de l'accomplissement eschatologique du destin de l'humanité appelée à s'unir à l'Époux divin au banquet du Ciel. Pour Marie, ce premier signe miraculeux de Jésus est le début de la transfiguration totale du monde. Pour les autres disciples, c'est un premier signe qui les met sur le chemin de la foi : « Cela, Jésus en fit le commencement des signes à Cana de Galilée, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. » (Jn 2,11)

« Ils crurent en lui ». Ce n'est que le début de leur foi. Combien de fois, durant les trois années suivantes vécues avec Jésus, seront-ils réprimandés par lui de ne pas avoir la foi, d'avoir peu de foi ! Et qui d'entre eux a cru à l'annonce de sa résurrection des morts ? Même après que Jésus ressuscité s'était manifesté à eux, ils ont encore peine à croire. Je suis toujours impressionné par la dernière scène de l'évangile de Matthieu : « Quant aux onze disciples, ils se rendirent en Galilée, à la montagne où Jésus leur avait donné rendez-vous. Et quand ils le virent, ils se prosternèrent ; d'aucuns cependant doutèrent. S'avançant, Jésus leur dit ces paroles : 'Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des temps'. » (Mt 28,16-20)

Ils doutent en sa présence, prosternés devant lui ! Et pourtant, même ici, Jésus ne semble pas en être scandalisé. Un autre se serait découragé, aurait été déprimé : après trois ans de travail, jour et nuit, pour former les douze personnes qui devaient porter la foi en lui dans le monde entier, le résultat est que l'un d'eux le trahit et se pend et les onze autres se demandent s'il est vraiment ressuscité, tout en le voyant !

Mais Jésus s'approche encore plus des disciples hésitants, et encore une fois il les ouvre au « tout » qu'il est, lui, pour eux et pour tous et qui ne leur sera jamais enlevé : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des temps ». *Tout* pouvoir, dans *toute* la réalité, pour que *tous* les peuples soient disciples, et que *tous* connaissent la volonté de Jésus. Et il reste avec eux *tous* les jours, *tout* le temps qu'existe ce monde.

C'est vraiment la promesse totalisante de Celui qui est tout pour tous. La toute petite foi des disciples qui doutent même en sa présence évidente, a cet horizon total, et pour le Seigneur elle suffit pour commencer de nous ouvrir à cette totalité. Il suffit de peu pour accueillir le tout si le Tout lui-même se donne à nous, si lui prend l'initiative de se donner totalement à nous et au monde.

### **La présence du Tout-Puissant**

Au terme de sa vie terrestre, Jésus semble être tout tranquille au sujet du destin des disciples et de l'Église, *parce qu'il reste avec eux jusqu'à la fin du monde*. C'est comme si la certitude de sa présence parmi nous rassurait Jésus avant de rassurer les disciples. Au fond, l'essentiel de la foi n'est pas d'abord que nous soyons rassurés, nous, mais de laisser Jésus rester avec nous avec sa certitude et sa puissance sans limites, de l'accueillir et le laisser demeurer parmi nous comme celui à qui tout est possible au ciel et sur la terre : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. (...) Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin des temps ». Notre foi, c'est notre attachement à ces deux phrases du Christ, à ces deux choses qu'il nous dit de lui-même juste au moment de monter au Ciel. S'attacher à ces deux phrases signifie demander l'impossible à la présence du Christ, signifie vivre une relation avec le Christ, relation qui se confie à sa puissance d'amour sur tout.

Ne pas avoir la foi veut dire que nous oublions ces deux réalités du mystère du Christ ressuscité : que lui tient du Père tout le pouvoir et qu'il est présent parmi nous, qu'il est avec nous jusqu'à la fin du monde, qu'il ne nous abandonne jamais, jamais !

L'ange Gabriel a révélé cet horizon de la foi à la Vierge Marie, en lui disant que le Seigneur est avec elle, qu'il est présent dans sa vie, qu'elle le concevra vraiment dans son sein. Et il lui annonce aussi qu'« il régnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin » (Lc 1,33). Et puis il lui rappelle que « rien n'est impossible à Dieu » (1,37).

*Toute-puissance et présence* : ce sont les colonnes de la foi qu'on ne peut séparer, parce que, unies, elles sont la définition de la charité de Dieu qui fait habiter toute sa puissance de Créateur et Souverain de l'univers dans un rapport simple et quotidien avec nous, dans une amitié sans fin avec nous, l'amitié du Christ avec ses disciples.

La foi, c'est s'abandonner à cela, et surtout avoir la conscience de cela. Les disciples manquent de foi justement quand ils oublient que le Seigneur est avec eux, et quand ils oublient que tout lui est possible. Quand ils détachent leur vie et ce qui se passe dans leur vie de cette conscience, ils se sentent perdus, tout s'effondre, ils s'enfoncent comme Pierre dans la mer agitée (cf. Mt 14,30).

Mais pour récupérer la foi qui sauve la vie, il suffit d'un simple cri qui exprime la conscience que, sans la présence toute-puissante de Jésus, nous sommes perdus : « Seigneur, sauve-moi ! » crie Pierre. En deux mots, il affirme que Jésus est le Seigneur, le Tout-Puissant, et il reconnaît et mendie sa présence, il la veut si proche qu'il puisse s'y accrocher.

Et Jésus répond immédiatement, il se montre immédiatement comme le Tout-Puissant tout proche, comme le Tout-Puissant tellement présent qu'il peut saisir notre main et nous tirer hors de l'eau dans laquelle nous sommes en train de nous noyer : « Aussitôt Jésus tendit la main et le saisit, en lui disant : 'Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?' » (Mt 14,31)

Jésus reproche à Pierre ses doutes avec indulgence juste au moment où il est en train de le sauver de l'eau. Il aurait pu attendre deux minutes et lui dire cela calmement plus tard, dans la barque ou une fois arrivé à la maison. Non, il le lui dit tout de suite, comme un commentaire de ce qui se passe à cet instant, comme une didascalie, un sous-titre de cet événement. Il nous fait comprendre que la foi n'est pas une attitude intérieure abstraite, une « piété », un acte désincarné, mais un mode de vie, une disposition du cœur, un jugement de la conscience et du cœur, à l'intérieur de la vie en action.

La mer agitée qui engloutit et étouffe la vie en nous est en réalité le doute à l'égard du Christ, est de le traiter comme un fantôme, ou une hypothèse intellectuelle, une théorie qu'on doit soumettre à la preuve d'expérimentations douteuses et magiques : « Seigneur, si c'est bien toi, donne-moi l'ordre de venir à toi sur les eaux » (Mt 14,28). Pierre joue au « professeur de sciences religieuses » juste après avoir entendu Jésus leur dire : « Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte ! » (Mt 14,27).

Une telle parole, et dite avec l'amour dont Jésus a dû la prononcer, n'exigeait d'autre vérification que celle de le laisser venir, venir toujours plus près, dans la barque, pour s'appuyer totalement sur la puissance de sa présence. Il n'était nullement nécessaire de lui demander de pouvoir aller à lui sur l'eau : le vrai miracle était que lui soit venu à eux sur l'eau, dans la tempête, qu'il soit venu à leur rencontre, à la rencontre de leur difficulté de traverser la mer, la vie, avec les seules forces de leurs bras. Le miracle s'était déjà produit : « A la quatrième veille de la nuit, il vint vers eux en marchant sur la mer » (Mt 14,25). C'est cela, le miracle permanent qui demande notre foi : que sa présence vient vers nous, en défiant tout obstacle, en déjouant l'impossible. La foi doit seulement le laisser venir à nous. Et ne pas l'arrêter à quelques mètres de la barque avec la prétention provocatrice d'aller, nous, vers lui. Même cela aurait été possible si Pierre n'avait pas douté de la puissance de la présence de Jésus. La foi est d'accueillir l'impossible avant de le demander. L'impossible, c'est déjà le fait que le Tout-Puissant vienne à nous, reste toujours avec nous. L'impossible, c'est l'amitié du Christ. L'acte fondamental de la foi est de croire à l'amour du Christ qui nous rejoint dans n'importe quelle situation de la vie pour nous sauver.

L'Église nous aide à affirmer et éduquer continuellement cette foi. À tant de reprises elle nous fait répéter l'invocation : « Dieu, viens à mon aide ; Seigneur, viens vite à notre secours ! ». C'est le cri de Pierre qui risque de périr dans les eaux. C'est le cri qui supplie le Christ tout-puissant de manifester sa présence dans notre vie.

### **Le Nom sur le front**

Si nous cultivons cette foi dans la relation avec le Christ tout-puissant et présent dans chaque instant de notre vie, si nous implorons constamment son salut, notre relation avec toute la réalité change petit à petit. La réalité est au fond le rapport que nous sommes entre ce qui est en nous et ce qui est à l'extérieur de nous, entre ce que nous sommes nous-mêmes et ce qui est autre que nous-mêmes.

Dans les passages de l'Apocalypse lus les dernières semaines de l'année liturgique, une image m'a frappé : l'image du nom écrit sur le front. « Voici que l'Agneau apparut à mes yeux ; il se tenait sur le mont Sion, avec cent quarante-quatre milliers de gens portant inscrit sur le front son nom et le nom de son Père. » (Ap 14,1 ; cf. Ap 22,4)

L'Apocalypse mentionne aussi ceux qui, à la place du nom de Dieu, portent sur le front le nom de la Bête (Ap 13,16-17).

Le front est un peu le point de séparation et de communication entre notre conscience intérieure et le rapport avec le monde extérieur. Le front garde les pensées de notre cœur et les exprime simultanément dans les rapports avec les personnes et les choses à l'extérieur de nous. Derrière le front, nous percevons le travail de nos pensées, de la conscience que nous avons de nous-mêmes. Devant le front se trouve la réalité extérieure, et en face de cette réalité nous manifestons une attitude, nous exprimons un jugement. C'est le front qui donne en grande partie leur expression à nos yeux. Un regard sévère, préoccupé, étonné, interrogatif, c'est surtout avec le front que nous l'exprimons.

Mises à part ces observations psychophysiques, c'est en premier lieu sur la signification symbolique du front que le livre de l'Apocalypse insiste. Porter sur le front le nom de l'Agneau et de son Père signifie porter en nous et devant nous la mémoire, la pensée du Christ et du Père, la pensée de l'Esprit Saint, si j'ose dire. Cela signifie que la conscience de nous-mêmes, et le rapport avec tout et tous qui naît de cette conscience, est la mémoire du Christ et du Père, la mémoire de la Trinité. C'est une conscience et un témoignage « marqués » par la foi en l'amour de Dieu pour nous et pour tous.

Le front marqué par le nom de l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde, et par le nom de son Père, est donc le symbole de notre identité de foi, de notre identité chrétienne qui est une conscience du moi qui change le rapport avec toute la réalité. C'est une conscience de notre moi et de Dieu, de notre moi dans le mystère de Dieu qui le crée et le rachète, qui rayonne quasiment sans notre vouloir sur notre relation avec tout, la relation de foi avec tout qu'est la charité ; qui rayonne le désir d'annoncer le Christ, le témoignage pour tous de l'œuvre de la rédemption pour laquelle Jésus est né, pour laquelle il a vécu, est mort et ressuscité.

### **Réconfortés ensemble par la foi**

Au début de sa lettre aux Romains, saint Paul écrit quelque chose de merveilleux : « Je rends grâce à mon Dieu par Jésus Christ pour vous tous, puisque la nouvelle de votre foi se répand dans le monde entier. (...) J'ai en effet un très vif désir de vous voir, pour vous communiquer un don de l'Esprit, afin de vous rendre forts, - je veux dire, afin de nous reconforter ensemble chez vous, moi par votre foi et vous par la mienne. » (Rm 1,8.11-12)

Saint Paul décrit la nature du nouveau rapport qui se crée dans la communauté chrétienne, qui est une consolation réciproque par la foi de chacun. Nous avons besoin de la foi les uns des autres car c'est le témoignage de foi qui nous édifie les uns les autres. Nous avons besoin de cette foi qui est confiance en Christ, qui est reconnaissance de la présence rédemptrice du Christ dans notre vie, qui nous pousse à transmettre les uns aux autres l'annonce vivante de cette possibilité toujours offerte de vie nouvelle. C'est cela qui nous console, qui nous reconforte dans toutes les circonstances de la vie et les transforme en expérience de rédemption, qui, à son tour, reconforte les autres.

Le terme grec que saint Paul utilise ici est unique dans le Nouveau Testament : « *sym-para-klethenai* » : ce mot combine le verbe *para-kaleo*, consoler, exhorter, prier, et la préposition *sym*, avec. L'expression qui désigne l'Esprit Saint comme « Paraclet » devient ce qui définit, par la foi, le rapport entre les chrétiens, la nouvelle relation que l'Esprit de la Pentecôte crée entre nous par la foi de chacun. C'est comme si la flamme qui brûle sur la tête de chaque disciple au Cénacle devenait feu commun, le feu de la communion dans l'échange du témoignage mutuel de la consistance et de la consolation que la foi donne à nos vies.

Les nuances des significations de *para-kaleo* nous permettent de comprendre que cet échange est un échange de consolation, d'encouragement, de prière. Chacun offre à l'autre le témoignage de la joie et de la plénitude que le rapport avec le Seigneur donne à sa vie. Il ne s'agit pas seulement de prier les uns pour les autres, mais d'être témoins de la façon dont la prière, le rapport avec Dieu, la reconnaissance du Christ, console et soutient notre vie.

C'est cela, la foi. Et c'est cela qui nous fascine chez les saints et nous fait sentir qu'ils sont amis de nos vies, parce qu'ils nous montrent une manière d'assumer l'existence qui est un centuple de goût, d'intensité, de vérité, d'humanité.

Saint Paul, ce géant de la foi si conscient des charismes extraordinaires reçus, exprime son désir et son besoin d'être réconforté dans sa foi, par le témoignage de foi des chrétiens de Rome. C'est non seulement un spectacle de vraie humilité mais du sens de la communion dans le Christ, qui anime l'Église et qui est le seul secret de sa beauté invincible, beauté plus forte que toute sa fragilité humaine. Nous ne sommes pas appelés à nous offrir mutuellement des exemples de perfection, mais l'exemple de la foi en Christ qui nous réconforte, qui rend notre vie forte dans la communion. Ce réconfort mutuel dans la foi est la charité la plus grande. Cela veut dire que nous sommes signes les uns pour les autres, que nous montrons les uns aux autres combien et comment le Christ sauve notre vie, notre humanité, avec toutes ses fragilités et contradictions. Nous ne nous disons plus seulement : « Je suis là pour toi », mais : « Le Christ est présent, ici, pour nous ; et c'est pourquoi je peux, moi aussi, être là pour toi, et toi pour moi ! »

Saint Paul nous enseigne que la foi commune est la vérité profonde des rapports entre nous, que la foi commune fait de nous des amis capables de nous soutenir dans la vie parce que nous nous soutenons dans le sens de la vie. Nous avons besoin de la foi les uns des autres, du témoignage réciproque d'une vie vécue dans la foi, illuminée par la foi comme jugement, comme consolation, exhortation, encouragement, par la foi qui reconnaît et accueille le Christ dans sa qualité de source et d'accomplissement de la vie, du cœur, dans toutes les circonstances.

La communion chrétienne ne signifie pas seulement partager la vie, les biens, l'amour, les projets, les œuvres, les idées. Ceci, les païens le font aussi, les idéologies le font aussi. La communion chrétienne est le partage de la foi dans la conscience que c'est la foi qui nous réconforte, qui nous donne la grâce de vivre de la nouveauté du Christ Rédempteur de l'homme.